

Deux ou trois choses à propos de Bernard...

Nanon Gardin

Ta vie a pris forme et sens entre le petit village de l'Eure où tu es né et Marrakech où nous nous sommes retrouvés. Dans les quelques épisodes que je tente de retracer ici repose peut-être l'expérience sur laquelle se sont fondés tes croyances, tes espoirs, tes actes, l'homme que tu es devenu.

Saint-Denis-le-Ferment est un lieu charmant, un moulin humide et frais l'été, sans doute glacial en hiver, dominé par le château de la baronne N. Tes grands-parents maternels y avaient trouvé refuge, et ton grand-père occupait les fonctions de garde-chasse de la baronne. Ce grand-père, maigre et bourru, avait épousé Léa qui, pendant la guerre de 14, avait donné le jour à une petite fille, Jeanne. Tout cela, nous ne l'avons su que très tard, y compris le fait que ton grand-père biologique était un homme riche et non un modeste garde-chasse. Bref, la faute étant réparée par cet homme détruit par la guerre (il avait été « gazé », jeté sur un tas de cadavres dont il était censé faire partie), Léa et François s'étaient retrouvés à vivre dans ce moulin.

Dans leur jeunesse, ton père Marcel et son frère Auguste avaient été fort mal traités par leurs parents, propriétaires terriens du côté de Gisors. Ce couple n'avait aucun désir d'élever des enfants et s'en était débarrassé en les envoyant vivre dans le nord, pays d'origine des Gardin chez une tante célibataire réputée sainte. Vers douze ans, devenus exploitables, Auguste et Marcel avaient été rappelés sur les terres paternelles.

Les fils du gentleman farmer étaient délibérément exploités comme garçons de ferme, dormaient à l'étable et mangeaient avec les ouvriers agricoles. Pendant ce temps-là, les parents menaient la vie à grandes guides, et le père qui jouait (aux courses, à la bourse ?) dilapidait sa fortune. Il est mort assez jeune (mort rapportée dans la famille comme la fin morale d'un homme immoral) mais sa veuve, agrippée au peu de bien qui lui restait, n'avait aucunement cherché à améliorer le sort de ses fils qui, très jeunes, ont dû partir se placer dans d'autres fermes. Marcel, après avoir arraché Jeanne aux tâches ancillaires auxquelles on l'avait vouée, est parti travailler et vivre dans une ferme aux environs de Pithiviers. Contremaître d'une grosse exploitation agricole, il se sentait investi d'une grande responsabilité.

Pourtant, tu n'as pas connu la grande ferme de Pithiviers où tu as été conçu. Sur l'arrière de ton crâne, une tâche de cheveux blancs était due, selon ta mère, à l'apparition à la fenêtre d'un soldat noir qui, de stupeur, lui aurait fait porter la main à sa tête. Eternel mystère des tâches de naissance et de leur interprétation, qui nous faisait bien rire. On imaginait les « Mon Dieu, le diable ! » de la Jeannette affolée.

Ton père prisonnier en Allemagne, Jeanne s'est repliée dans le moulin de Saint Denis, qui devait donc être le lieu de ta petite enfance et de tes premières frasques en compagnie de Jean-Claude, ton aîné. Malgré la profession du grand père, et à cause de la pénurie, le braconnage contribuait à améliorer l'ordinaire. Un jour, tu devais avoir deux ou trois ans, tu es tombé dans la roue du moulin sous les yeux horrifiés de Jean-Claude. Jeanne, appelée à la rescousse, s'est bravement jetée à l'eau et t'a rattrapé à la sortie.

Je ne pense pas que tu aies fréquenté l'école de Saint Denis, tu étais sans doute encore petit quand tes parents sont partis travailler dans une ferme de Villiers-le-Sec, à une vingtaine de kilomètres au nord de Paris. Le village comptait pour l'essentiel deux très grosses fermes, comportant chacune une vingtaine d'ouvriers agricoles, un maréchal ferrant, un « homme de cour » qui ne portait pas de perruque poudrée, dormait tout habillé à l'écurie, et se lavait une fois par an, à Pâques. Marcel était chef de culture, ce qui à l'époque revenait à diriger une moyenne entreprise, et Jeanne, sans être domestique, était souvent sollicitée à la grande maison pour donner un coup de main.

Deux grosses fermes donc, l'église et son curé, l'école à classe unique et son maître, et une rue de maisons basses habitées pour la plupart par des immigrés polonais rudes et ivrognes.

Tu t'intéresses à l'école, ou du moins à ce qu'on y apprend, ce qui naturellement surprend. Tu es à peu près seul dans ton cas, toujours premier, mais heureusement, pas en retard pour faire les quatre cents coups avec ton frère et les gamins du village.

Marcel, pénétré de son rôle de chef de famille, n'est pas tendre, pas plus que le nerf de boeuf avec lequel il attend les garçons sous le porche de la ferme. Jean-Claude et toi êtes partagés entre l'importance de la fonction paternelle, qui dirige une armée de gueux, et l'amitié que vous inspirent les ouvriers et que vous leur inspirez également. C'est vous qui êtes chargés d'aller acheter les litrons, et de guetter l'arrivée du père quand les hommes ne sont pas attelés à leur travail. Le propriétaire de la ferme est un homme imposant. Il y a tous les matins un cérémonial sur les marches, avec distribution des tâches, et le soir ton père passe de longs moments à copier dans un cahier l'état des travaux accomplis dans la journée et les tâches du lendemain.

La ferme est un lieu passionnant, où vous passez une grande partie de votre temps à contempler les différents travaux qui en font l'ordinaire, auxquels vous participez parfois : ferrage des chevaux, cerclage des roues de charrette, attelage des boeufs, nourriture des cochons, labours, repiquage des betteraves, moissons, récoltes. Le forgeron et le charron vous impressionnent particulièrement, avec leur feu et leur grand tapage. Il y a aussi une distillerie, avec sa fosse à pulpe de betterave dans laquelle tombe un de vos cousins, le jour de sa communion. On le repêche, mais que d'émotion !

Malgré ce travail honorable, vous n'êtes pas riches, et le chapardage de pommes et autres fruits fait plus ou moins officiellement partie de vos activités de loisir.

La famille s'agrandit : une soeur de deux ans plus jeune que toi, puis deux autres, cinq ans plus tard. Jeanne élève aussi une nièce, dont la mère tuberculeuse, sœur de Marcel, évolue de sana en maison de repos.

Puis Sarcelles, le lycée, jusqu'à la seconde.

Et l'école Normale d'Auteuil, la piscine Molitor, à nous deux Paris. Le bac, poursuivre ? Oui, la fac ! Inscription en Lettres modernes.

C'est à la Sorbonne que je t'ai connu, j'étais mollement en début de licence, et toi en maîtrise. Ma soeur, qui faisait Lettres Classiques, t'a présenté à moi alors que j'étais assise sous la statue de Robert de Sorbon. O prédestination. Tu bossais sur Montesquieu, quelqu'un de très à ton goût. Littérature et politique. Tu nourrissais des idées de gauche, bien sûr, mais tu n'étais pas prêt à t'engager. Pourquoi ? Je crois que tu étais trop grisé par la vie libre et urbaine, la découverte d'un univers dont tu avais été radicalement privé. Cures de cinéma, de lecture, de femmes.

Tu as été reçu au CAPES, et admissible à l'agrégé. Tous les espoirs étaient permis. Malheureusement, à l'oral, tu t'es cassé la figure en latin. Bien sûr, le latin, tu n'en avais

jamais fait, aussi as-tu bravement décrété au jury que Britannicus avait été empoisonné par un rôti de porc, rôti fatal qui t'a empêché d'être reçu à l'oral. L'année suivante, l'enthousiasme ayant diminué, tu t'es fait, comme moi quelques années plus tard, coller à l'écrit. Donc, départ pour un poste en province, à Sens, je te perds de vue, la vie continue sans toi.

Après deux ans de Sens, tu pars en coopé au Maroc, d'abord à Melilla, ou plutôt Nador, la ville marocaine voisine, mais tu vis avec tes potes coopérants à Melilla, où l'ambiance est sans doute plus marrante. Nouvelle découverte qui te suivra toute ta vie : la plongée et la chasse sous-marine. La belle vie avec tes potes, tu t'achètes une petite Renault 9, dans laquelle tu as un accident, la nuit, tu rentres dans un camion en panne évidemment pas éclairé. Tu as le genou esquiné, ce qui te vaudra par la suite plusieurs opérations, plus ou moins chaque fois que j'attends un enfant.

Un jour, je déniche ton adresse, je ne sais comment, et je t'écris. Tu me réponds aussitôt, emballé à l'idée d'une correspondance suivie. Tu me dis qu'on a une entente profonde, je te crois, ça fait toujours plaisir. Pourtant, tu n'es pas l'homme dont je rêve, mais tu m'apportes un type de relation différente de celle que j'ai avec les autres qui me fait très plaisir, profonde et désincarnée. On échange une dizaine de lettres en deux ans, puis arrive 1968. Tu es terriblement frustré de ne pas être à Paris. Je te fais des récits mais je ne suis sans doute pas assez militante, pas assez dans le coup pour te nourrir à ta faim. Faut dire que je présente l'agrès, et que si j'ouvre les yeux, je n'abuse pas des barricades.

Été 68, on décide de se revoir à Paris où tu es venu pour les vacances. Tu es maintenant à Marrakech et as décidé de prolonger ton séjour marocain.

L'automne suivant, je t'y rejoindrai, et nous déciderons de faire un bout de chemin ensemble. Le chemin durera trente-trois ans.